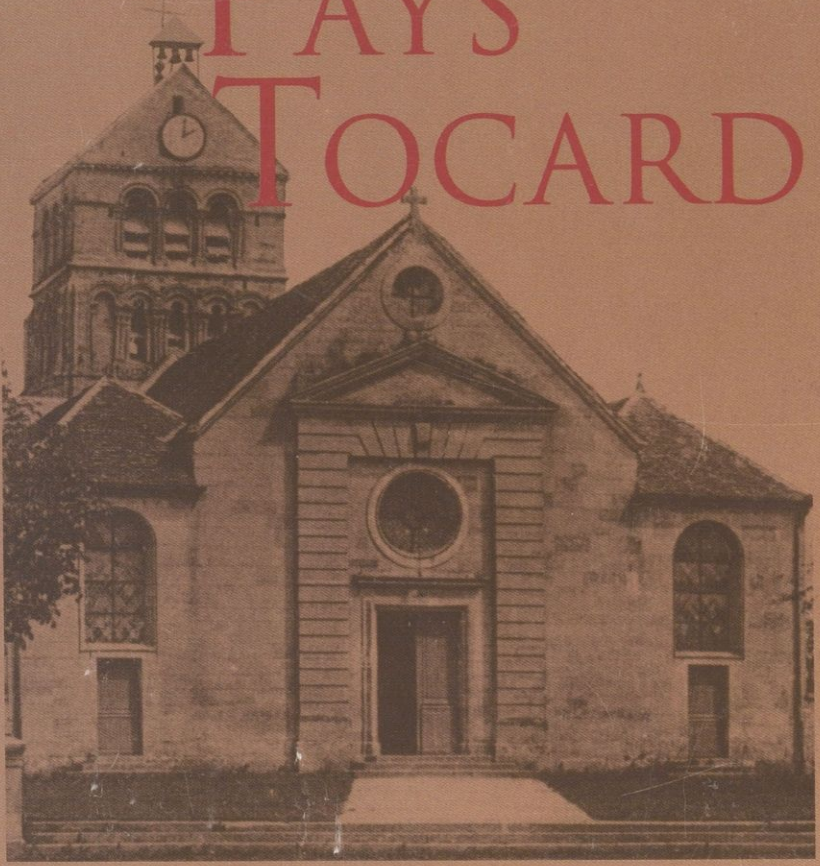
Lucette THIEBLEMONT

VOYAGE EN PAYS TOCARD



VOILLECOMTE, un village haut-marnais

(1930 - 1940)

ACM EDITION

Collection Lignes de Vie

025291357

92

Lucette THIEBLEMONT

VOYAGE EN PAYS TOCARD

Voillecomte, un village haut-marnais

(1930 - 1940)

Bcn coee 2535096

D1
2000_17017

ALM EDITION

DL-22 02 2000 07535

© Lucette THIEBLEMONT, Décembre 1999

A la mémoire de
Andrée Fleury-Chavigny

en souvenir
d'une respectueuse
et longue amitié.

PREFACE

Comme le nom l'indique, Voillecomte est vraisemblablement lié à l'existence d'un certain comte. Au siècle dernier on l'écrivait encore en vieux français sous la forme : *Voy le Comte* après l'avoir transformé quelque temps vers 1790 en *Voille sur Héronne*, ce qui semblait plus convenable aux révolutionnaires de l'époque. De quel comte s'agissait-il donc ? Selon un ouvrage de l'abbé Roussel nous apprenons que les Comtes de Champagne furent aussi seigneurs de Voillecomte en tant qu'héritiers du comte de Rosnay. Voilà pour la généalogie supposée de nos suzerains. Selon les textes anciens notre village portait le nom latin de *Vadum Comitis* qui signifie "le gué du comte". Etant donné la nature argileuse de la région il n'est pas impossible qu'aux XI^{e} ou XII^{e} siècle, le site apparût comme une succession de marécages, de bas-fonds d'où émergeait ça et là une bande de terre ferme plus importante que les autres, c'est-à-dire un "gué". De ce Vadum (Comitis) les villageois ne retinrent sans doute que la racine accentuée *Va* ou *Voy*, si bien qu'on désigna ainsi cette voie guéable appartenant au seigneur du lieu dans laquelle nous retrouvons aisément le nom de la commune : *Voie-le-Comte*.

Dans mon propos j'ai tenté de raconter l'histoire d'un village haut-marnais comme les autres. Si j'ai choisi cette période des années 30, c'est que la mémoire d'un enfant de 5 à 12 ans reste étonnamment vivace. Sorti des brumes de la petite enfance, il n'est pas encore perturbé par les troubles de l'adolescence et il apparaît lui-même, sans fard. Voilà donc, selon moi, comment se présentait sans fioritures ni effets de recherche romancée, la vie d'une fillette dans les années 30.

Dans ma prime jeunesse, j'ai gardé de ce petit coin de France le souvenir d'un pays assez triste. En fait le climat ne nous favorisait guère. Je n'avais jamais vu ni la mer ni la montagne et mon horizon ne dépassait pas les limites du triangle St Dizier, Chaumont, Troyes ; j'étais donc habituée à me mouvoir dans des forêts comme celles du Der que je considérais comme une immense plaine boisée. A tel point qu'un jour, dans une rédaction parlant de Voillecomte, j'employai le terme très impropre de "pays plat". Le professeur s'étonna et me fit remarquer les accidents du terrain (côte des Perthières, de Magneux, du pont d'Héronne) dans les environs. En réalité la campagne est légèrement vallonnée. Dans mon aveuglement j'avais tout simplement exagéré la monotonie du paysage.

En général les gens portent aux nues leur village natal et voilà que moi, je le discréditais à plaisir. A ma décharge il faut dire que les "tocards" jouissaient d'une réputation peu brillante. J'en ai toujours entendu parler comme des gens grossiers. A l'origine, semble-t-il, la plupart conduisaient des boeufs. Etre bouvier, en soi n'avait rien de dégradant mais l'appellation fut sans doute tournée en dérision par d'autres villageois de la contrée qui ne devaient pas être

beaucoup plus malins qu'eux. Nul ne sait qui a parrainé le mot mais il nous a collé à la peau pendant des lustres. Fort heureusement les voillecomtois ont relevé le gant en faisant de leur commune l'une des plus attrayantes de la Haute-Marne et lorsqu'ils se présentent comme "tocards", c'est maintenant avec une pointe d'ironie et un accent de fierté dans la voix.

Depuis Jules Ferry, les enfants bénéficiaient d'un enseignement public, laïc et gratuit. En outre, mes camarades et moi avons eu la chance de posséder un maître merveilleux en la personne de M. René Delagoutte. Nos parents ont toujours été attachés à l'école de la République, ce qui ne les empêchait pas de se réclamer de la religion catholique, du moins par tradition. On ne mélangeait pas les genres. Je ne m'étendrai pas sur la personnalité du curé de l'époque qui, hélas, ne joua pas du tout le rôle d'animateur que l'on pouvait attendre d'un prêtre. En revanche sa bonne, M^lle^ Louise, se chargeait des loisirs des filles : elle réglait les manifestations religieuses à l'église et surtout dirigeait une modeste chorale qui nous enthousiasmait et nous mobilisait toute une partie de la semaine. Nous ne nous trouvions donc pas confites en dévotion mais sollicitées par des activités culturelles de bon aloi.

Nous avons reçu une éducation sérieuse et respectueuse des moeurs de ce temps-là, où la politesse, la discrétion et les bonnes manières restaient de rigueur. Certes nous étions tenus tous, garçons et filles, dans une dépendance vis-à-vis des adultes, ce qui me fit, en ce qui me concerne, ruer dans les brancards à l'adolescence, timidement mais fermement. Habitués à l'économie nous n'exigions rien d'autre que l'indispensable en matière de vêtements, de jouets ou de

friandises, si bien que nous avons appris à apprécier les choses à leur juste valeur.

La présentation de mon récit ne serait pas complète si je n'évoquais pas la situation des gens immédiatement après la Grande Guerre. Malgré les dix ans qui nous séparaient de cette tragédie elle nous avait tous inconsciemment marqués. Conçus dans les années 1920-30, nous étions les enfants de la paix enfin retrouvée et loin de nous la pensée que… dix ans après, tout recommencerait. Il est heureux que l'ère des grands conflits mondiaux eût terminé son cycle infernal mais il me semble que le dernier en date, celui de 1940-45, ait pris une importance telle qu'il a occulté tous les autres. Il est vrai que pour la première fois les médias, ces grands fabricants d'opinion, se sont mis de la partie ! S'il faut que j'apporte à cette période de l'entre-deux guerres ma modeste contribution, je le ferai volontiers.

Donc, oyez, braves gens, vous qui avez envie de savoir ce qui se passait chez nous dans ce village haut-marnais entre 1930 et 1940. A vous je dédie ces pages pour qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. Si vous y prenez quelque plaisir, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir accompli ma tâche vis-à-vis de mon père qui fut un paysan comme les autres, et j'aurai fait, comme on le dit actuellement, mon "devoir de mémoire".

AVANT PROPOS

C'est pendant la seconde guerre mondiale, je suis chez moi, à faire mélancoliquement du repassage. On frappe : c'est Lucette avec qui je travaille l'allemand, pour le plaisir ; une jeune fille intelligente, à laquelle je me suis attachée ; ses parents, à Voillecomte, sont de condition modeste mais conscients d'avoir une enfant exceptionnellement douée ; c'est un visage sombre qui m'apparaît, presque tragique ; c'est le début de l'année scolaire ; elle a eu un 02 sur 20 à la première dissertation philosophique : la Philosophie, discipline inconnue d'elle.

«Je n'y comprends rien, je vais arrêter mes études !» Voilà qui devient inquiétant. Je l'invite à s'asseoir tout en me demandant comment m'y prendre pour l'amener à faire le deuxième travail elle-même. Tout à coup Socrate vient à mon secours, lui qui appliquait à l'esprit la fameuse maïeutique que sa sage-femme de mère appliquait au corps des femmes en mal d'enfant. Au cours d'une conversation amicale je m'efforce d'extirper de ce petit crâne en révolte, ce qui est susceptible d'alimenter une dissertation, la dissertation. Lucette suit docilement. Finalement le devoir eut une bonne note ; et on ne me parlait ni de philo ni de renoncement.

Une autre fois elle est venue portant un grand panier, un vrai jardin des délices, du beurre, des tartelettes, des champignons de pré et... des cuisses de grenouilles, produits de la terre argileuse de Voillecomte.

Fort désireuse de faire enfin la connaissance des parents de Lucette, je pénètre un jour dans une maison typique de nos campagnes haut-marnaises, faite de colombages et de torchis, toute simple ; un couple m'y accueille, une femme petite, amicale mais au visage sévère et énergique ; un homme avec de beaux traits, aux grands yeux d'un bleu intense, laissant parler sa femme tout en poursuivant son travail avec un soulier ajusté sur une forme devant lui, il est cordonnier.

La mère de Lucette ne veut pas entendre de remerciements. Par la suite je la rencontrai plusieurs fois dans les rues de ma petite ville, Wassy, qui s'honore de la renommée de ville historique pour avoir eu le triste privilège d'assister en 1562 au massacre des protestants par les gens du duc de Guise, mais ceci est une autre histoire.

Madame Thiéblemont, une petite femme courageuse et énergique, apprend un jour, je ne sais comment, que je suis à l'hôpital. Je la vois entrer, me saluer discrètement, poser un paquet de raisins sur la table et repartir de même sans mot dire.

Quant à mon élève, après le bac, l'entrée à l'Ecole Normale d'Institutrices, je pense en faire un professeur d'allemand mais c'est sans compter sur le caractère indépendant, voire un tantinet aventureux de la jeune personne qui se marie, travaille dans une banque à Paris, part en Algérie pour y exercer comme enseignante et puis, un beau jour elle sonne à nouveau chez moi et sans transition, nous reprenons l'étu-

de de l'allemand ; elle passe avec succès le CAPES, devient prof et rédige même une thèse sur la dyslexie. Jamais ne fut rompu le fil d'amitié qui nous avait liées.

Mais le Destin n'aime pas beaucoup qu'on lui fasse trop souvent la nique. Lucette tombe gravement malade, il faut l'intervention d'une orthophoniste qui trouve heureuse l'idée de faire revivre une époque qui lui tenait particulièrement à coeur, de 1930 à 1940, et constitue un bon exercice. Je chemine donc encore une fois avec elle mais pour moi les années deviennent pesantes et c'est Lucette qui me gourmande à son tour parce que je manque de sagesse et de résignation.

L'homme aux beaux yeux meurt à 57 ans, Lucette a tenu à rendre hommage à cet être silencieux qui avait fait les deux guerres et les maudissait. La petite femme courageuse et énergique s'en est allée à 98 ans ; c'est moi cette fois qui lui portai un petit paquet à l'hôpital et Lucette jeta de ma part une rose sur sa tombe.

Les parents sont en paix, la maison campagnarde est rénovée, Lucette est guérie. Son récit sans prétention est terminé et il nous a bien diverties toutes les deux. Puisse-t-il être agréable aussi aux habitants de ce coquet village tout orné de fleurs le long de sa grande rue.

Andrée Fleury de Chavigny

Mes parents

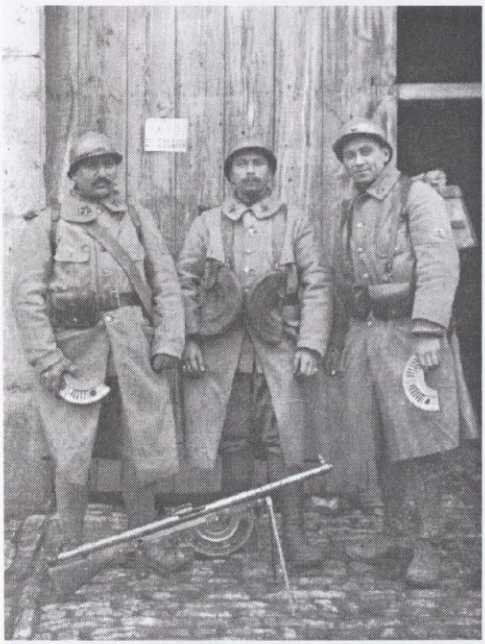
MES PARENTS

Fille d'un cordonnier de village et d'une mère bonne à tout faire, j'ai vécu dans une humble maison champenoise faite de poutres mal équarries et de torchis, preuve s'il en est une, que nos vieilles demeures résistent bien malgré trois siècles d'existence. Ma famille s'est installée là vers 1730 venant de Robert Magny. Depuis lors les Thiéblemont se sont succédé de père en fils et mon arbre généalogique compte plus de laboureurs et d'ouvriers mineurs que de notables, fussent-ils les humbles parmi les humbles de la communauté voillecomtoise. Je n'ai pas connu la misère parce qu'à la campagne, les gens comme nous trouvaient toujours leur subsistance et surtout parce qu'ils avaient à coeur de ne pas faire état de la pénurie de leurs ressources. Nous étions des pauvres parmi les pauvres mais nous avions notre fierté et de cette fierté-là j'ai tiré un légitime orgueil.

Comme les autres Thiéblemont, mon grand-père Armand serait devenu "manouvrier" (selon le terme de l'époque) si sa soeur Armance qui possédait une bonne instruction et un peu d'ambition, n'avait incité ses parents à lui donner un métier. Armand fit donc son apprentissage de cordonnier-bottier, ainsi que l'indiqua par la suite le papier à en-tête qu'il fit imprimer sur ses lettres et l'enseigne de bois peint placée au-dessus de notre porte d'entrée. Il mourut à quarante ans et sa femme, ma grand'mère Alexandrine se saigna aux quatre veines pour élever ses deux enfants. Par bonheur

la tante Armance se trouvait là et, devenue veuve elle-même, participa à l'entretien de la famille.

Agé de 17 ans et son diplôme de Certificat d'Etudes Primaires en poche, Gaston Thiéblemont, mon père, devint lui aussi apprenti cordonnier à St Dizier chez M. Desnouveaux qui tenait en outre un magasin de chaussures. Août 1914. Ayant atteint sa vingtième année le jeune homme n'eut que le temps de faire ses classes et il se vit incorporé au 79e Régiment d'Infanterie. L'autorité militaire n'a pas l'habitude de faire des cadeaux : si elle mentionne sur le livret du soldat Thiéblemont que la campagne qu'il effectua du 19-5-1915 au 11-11-1918 comptait "double", on peut l'en croire. Mon père passa donc trois années de sa jeunesse dans l'enfer des tranchées. Comme on le sait, les "biffins" ne furent pas épargnés et se retrouvèrent en première ligne plus souvent qu'à leur tour. La tante Armance disparut en 1917 et son neveu n'eut même pas la possibilité de l'accompagner à sa dernière demeure, mais je me souviens qu'elle fut toujours considérée comme la bienfaitrice de la famille.



Gaston, à droitre, avec deux compagnons d'armes

La tourmente passée, mon père retrouva au foyer et sa mère et sa soeur. Dans l'euphorie de la paix retrouvée, nombre de couples se formèrent. Mon père fréquentait une certaine Claire Pétry originaire de Mertrud dont le frère

Pierre devait épouser une jeune fille de Wassy appelée Berthe Monsus. Le mariage eut lieu ; la famille Pétry invita le promis de Claire, comme le voulait la coutume et Gaston fut de la noce. Par malheur pour la pauvre Claire, ce jour-là il fit la connaissance d'une soeur de la mariée qui n'était autre que... Jeanne Monsus. Et ce fut le coup de foudre. Mon père n'avait pourtant rien d'un don Juan ; il rompit cependant ses fiançailles. Inutile de dire que cela jeta un froid dans les familles concernées.

Mes parents se marièrent. Jeanne se fixa à Voillecomte, le couple de Berthe s'installa en région parisienne. Lors des vacances les deux soeurs se retrouvaient à Wassy chez la grand'mère maternelle mais, comme de bien entendu, les maris s'abstenaient de toute rencontre. Je n'eus pas l'occasion de connaître cet oncle dont on ne parlait jamais car Pierre Pétry mourut alors que j'avais environ cinq ans. Berthe et ses enfants qui habitaient toujours Paris passaient leurs vacances à Mertrud et se rendaient souvent à Voillecomte, mais on évitait la maison "Pétry" ce que nous, les enfants, nous ignorions. Un jour, de passage à Voillecomte, mon cousin André m'installa sur le cadre de son vélo et me fit faire une promenade dans les environs. Il poussa jusque chez "la tante Claire" qui était restée célibataire. Je découvris une grande femme rousse, pas très avenante, qui se dispensa de répondre à mon salut et me dévisagea avec une certaine curiosité. Au retour André raconta à ma mère notre visite et, croyant bien faire, il renvoya la politesse des Pétry en disant : «Et puis, à Mertrud, ils vous donnent bien le bonjour ! » Jeanne pinça les lèvres et changea de conversation. Ce fut de longues années après que nous apprîmes les raisons de cette animosité.

Notre maison familiale, à l'image de la plupart des bâtiments datant du XVIII[e] siècle était composée de deux petits logements contigus alignés le long de l'interminable rue de la Croix. Ma grand'mère paternelle Alexandrine occupait les pièces de droite et mes parents, lors de leur mariage, prirent à gauche les locaux laissés vides par la mort de la tante Armance. Après une union de six années, ma naissance fut accueillie avec joie. Hélas une double phlébite cloua ma mère au lit pendant deux mois. A l'époque on ne connaissait que la position allongée pour remédier à cet état de choses et l'on attendait que la nature eût fait son oeuvre dans les veines de la malade. Ma grand'mère soigna la mère et le bébé avec beaucoup de dévouement tout en continuant son travail de femme de ménage. Certains prétendirent que la belle-mère et la belle-fille ne s'aimaient guère. Je ne le crois pas vraiment, du moins je ne m'en rendis jamais compte. Nous vivions porte à porte et souvent mon aïeule m'invitait à déjeuner chez elle. J'étais très fière, après le repas, de siroter un café léger que l'on me servait dans une mignonne tasse en forme de pot de chambre. Alexandrine Fourvel, originaire de Bailly aux Forges, n'avait qu'une soeur et reçut une assez bonne instruction mais ce n'était pas la richesse à la maison. Jeanne Monsus n'eut rien à envier à sa belle-mère. Née dans un petit village proche de Chaumont, elle était le quatrième enfant d'une famille de huit et on comptait souvent sur elle pour s'occuper des petits frères et soeurs au lieu de l'envoyer à l'école. A tout prendre, ces deux femmes de cordonniers se ressemblaient un peu par la ténacité et l'ardeur au travail.

Les gens de chez nous dans l'Est ne sont pas très démonstratifs, néanmoins je pense que ma mère ne manifestait

aucune animosité envers ma grand'mère. En revanche je suis sûre qu'elle détestait cordialement Denise, la soeur de mon père. Une chance, les deux belles-soeurs ne vécurent jamais l'une près de l'autre; elles se marièrent le même jour à Voillecomte et Denise quitta la maison pour rejoindre son mari Ernest Goujet qui habitait, lui aussi Bailly, à une dizaine de kilomètres de là. Soucieuse de resserrer les liens familiaux, Alexandrine (Sandrine pour les intimes) me "charriait" (lisez : me transportait) dans un vieux landau de bébé (on n'avait pas alors de poussette !) et se rendait très souvent à pied chez sa fille où je passais une semaine ou deux dans la famille Goujet. Ma tante était un peu fruste mais elle se montra toujours gentille à mon égard et mon oncle n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Comme je n'avais pas de frère j'adorais mon cousin Henri, de quelques années plus âgé que moi. De temps en temps ma mère, "en un petit coup de vélo" passait pour voir si tout allait bien pour moi ; je la rassurais et je filais pour retrouver Henri et ses camarades ou bien encore pour acheter des bonbons chez le père Meurat, une épicerie où traînait plus ou moins une odeur de moisi. Ces dames bavardaient comme si de rien n'était, mais je savais que dans la conversation, l'une des deux belles-soeurs ne manquerait pas de glisser quelques phrases assassines à l'adresse de son interlocutrice. Mon aïeule invitait ses enfants lors des fêtes de famille si bien que les Thiéblemont et les Goujet se trouvaient réunis obligatoirement autour de la même table.

J'avais dix ans lorsque Sandrine mourut. J'en avais côtoyé des défunts au cours de ces veillées mortuaires où l'on emmenait les enfants sans préjuger ou non de leur sensibilité, mais lorsque le médecin nous annonça que ma grand'mère était perdue, pour la première fois de ma vie je vis mon père

pleurer et pour la première fois aussi les adultes me confièrent une chose grave : celle de la mort d'un être cher.

Le frère et la soeur s'entendaient fort bien et le notaire n'eut aucun mal à régler les formalités de la succession. Mes parents rachetèrent à Denise la moitié des biens qui lui revenait et occupèrent la totalité de la maison. Je pris la chambre de mes parents et mon père qui en était réduit autrefois à grimper au premier étage par un escalier en colimaçon pour réparer les chaussures, fut bien aise d'installer au rez de chaussée une échoppe plus digne de ce nom pour recevoir la clientèle.

Les liens entre les deux familles se relâchèrent quelque peu l'année suivante. Seul Henri, d'un naturel enjoué, fréquentait sa famille voillecomtoise comme par le passé et organisait avec moi des parties de pêche dans la "fosse" aux grenouilles. Autrement personne ne m'engagea plus à passer les vacances chez ma tante. Denise venait à la maison, certes, mais elle rendait visite à son frère pendant ses heures de travail et elle se contentait de franchir le seuil pour dire un laconique "bonjour" à sa belle-soeur. Enfin les relations s'estompèrent et je n'entendis plus que rarement parler "des gens de Bailly". Quant à moi, en petite fille bien élevée, je n'aurais jamais osé demander pourquoi on ne m'envoyait plus chez ma tante Goujet.

Mon père souffrait visiblement de ces tensions mais il ne cessa jamais de voir sa soeur ; cela faisait partie de ces non-dits familiaux dont les villageois ont le secret. La haine entre les deux belles-soeurs existait à mon avis de longue date, témoin cet épisode dont le pauvre Henri se retrouva involontairement l'enjeu alors qu'il était encore enfant. Mon père avait toujours gardé un bon contact avec son ancien patron

de St Dizier, ce qui nous permettait de profiter de bonnes occasions du magasin de chaussures. Ma mère le savait et y comptait. Or ce jour-là Denise, qui était aussi un peu pingre, suggéra que son fils avait bien besoin de souliers lui aussi. Le cordonnier ne disposait-il alors que de peu d'argent ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il ne rapporta qu'un seul cadeau et ce fut celui qu'il destinait... à Henri. Catastrophe ! Mon père commit une gaffe énorme. Ma mère considéra cela comme une humiliation dont elle voulut à son mari toute sa vie, au point que nous en entendîmes parler durant des années.

Revenant sur l'existence de ces femmes jalouses et sur le mariage de mes parents, je compris que les circonstances précaires dans lesquelles se trouvaient leurs deux familles n'arrangèrent pas les choses non plus. D'un côté comme de l'autre on n'était pas riche ; lorsque le frère et la soeur Thiéblemont décidèrent de se marier il fut convenu, par raison d'économie, que les deux noces auraient lieu le même jour à Voillecomte où les victuailles reviendraient moins cher qu'à Wassy. De surcroît, la tante Armance qui n'aurait pas regardé à faire les frais de photos pour les mariés, n'était plus de ce monde. Or, au village dans un cortège la mariée apparaît comme la reine de la fête et dans ce cas précis il y avait deux mariées. Denise, en tant que jeune fille originaire de Voillecomte n'a-t-elle pas supplanté Jeanne lorsque les jeunes gens ont défilé à la mairie et l'église ? N'y a-t-il pas eu une question de préséance et Jeanne se jugea-t-elle en quelque sorte ravalée au second rang ? Ma mère n'en fit jamais état mais allez savoir ce que la jalousie peut vous souffler dans un cas semblable !

Mon père était un tendre et comme sa femme imposait la plupart du temps ses vues, il se gardait bien d'émettre une

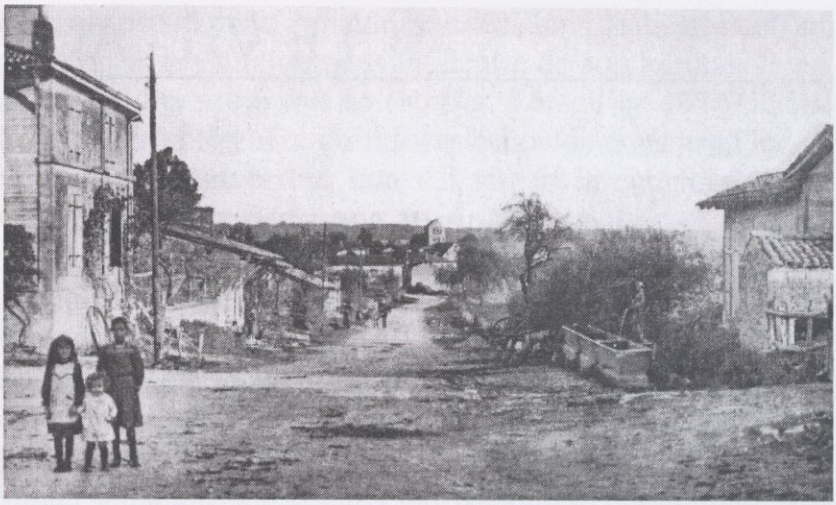
opinion personnelle ; quand les décisions le heurtaient un peu trop il se réfugiait dans la lecture de son journal. Je ne le vis qu'une seule fois se rebiffer. Lorsqu'en 1936-37 les affaires périclitèrent et qu'il fut question de nous installer en ville, le cordonnier tint bon : il aimait la campagne et il entendait y rester.

Ma mère comparait notre situation à celle de mes oncles et tantes maternels, mais avec le temps elle s'accommoda de son sort et devint par la suite une paysanne pour de bon. Passé dix ans, je n'eus pratiquement plus de contacts avec ma famille paternelle, en revanche les Monsus furent des nôtres jusqu'au bout. Quand revenaient les vacances, on les voyait débarquer en nombre à Wassy ou à Voillecomte, à la grande joie générale. Gaston était de bonne composition et s'entendait avec sa belle-famille, même si l'oncle René, toujours gouailleur, brocardait le cordonnier-paysan ; ce dernier n'en avait cure et laissait dire le plaisantin. Bref, de ce côté-là, le baromètre familial demeura toujours au beau fixe.

Le village et ses environs

Voillecomte ne connaît un aspect pimpant et typiquement champenois que depuis une quinzaine d'années alors que la municipalité, sous l'impulsion de son maire Henri Maulandre, en a fait le village fleuri que vous connaissez et que bien des communes de Champagne-Ardenne nous envient. Au cours des années 1930, le "pays" (traduisez : le village) apparaissait plutôt tristounet, à l'instar de la campagne environnante.

Les plus anciennes de nos maisons, comme celle de mes parents, remontent au XVIII[e] siècle. Elles étaient faites de pans de bois et de torchis. Un large auvent nommé "avant-toit" protégeait la façade au Sud et le pignon Ouest exposé à la pluie était recouvert de lattes minces, le "tavillon". Vers le milieu du XIX[e] siècle, les bâtisseurs on dû éprouver la fragilité de cette glaise mélangée à la paille (et peut-être possédaient-ils aussi des moyens financiers plus importants !) car ils restèrent fidèles au bois qui ne coûtait pas cher mais il montèrent en pierre la face exposée aux intempéries. Afin de neutraliser les poussées divergentes de ces deux matériaux, nos anciens les réunissaient dans le grenier par des tirants, barres de métal dont on trouve encore actuellement les pièces de fonte en forme de X sur les façades opposées. Au numéro 28 de la rue de la Croix, un certain Louis François Auguste Didier fit



La rue de la Croix avec sur la droite la fontaine, à gauche la maison de mes parents

graver en 1886 la date de la construction de sa maison. A l'époque de l'entre-deux-guerres, on n'avait pas l'esprit très restaurateur et on se contentait des réparations d'urgence : quelques briques pour consolider les parties habitables et quelques planches pour colmater les trous dans les dépendances. Dans ces conditions, il n'y avait pas lieu de s'étonner comme le disait Albert Samain, que nos maisons avaient "l'air de veuves qui se souviennent en pleurant".

Situé au coeur de cette étroite bande argileuse qui a pour nom "Champagne humide", Voillecomte surprend le visiteur par la longueur de ses deux rues : du Milanais jusqu'au bout de la rue de la Croix, il n'y a pas moins de deux kilomètres ; quant à la Grande Rue qui rejoint Montier-en-Der, elle s'étend sur un kilomètre cinq cent. Qui veut faire un petit tour de village, se trouve obligé de revenir sur ses pas sous peine d'entreprendre un circuit de plusieurs kilomètres en

passant par les Babottes. Promenons-nous donc dans la campagne toute proche pour situer ces "lieux-dits" qu'on appelait autrefois la "contrée" ou encore le "finage" et qui ne vont pas tarder à disparaître depuis l'existence du remembrement de la commune. Par souci de commodité, on persuada les cultivateurs de regrouper leurs petits champs épars pour constituer de larges lots plus faciles à exploiter par les tracteurs. Cela n'alla pas sans heurts ni grincements de dents car chacun vantait la qualité du terrain de son grand-père, le comparait à celui du voisin et essayait d'en tirer un meilleur prix. Notre patrimoine terrien, comme celui des villages environnants, était donc constitué de lopins de terre accolés les uns aux autres. Quelques ares que leurs aïeux avaient souvent acquis à la sueur de leur front et qui, de ce fait, possédaient surtout une valeur sentimentale. Robert Gérard, le maire actuel, qui a gardé une excellente mémoire de tous ces lieux ancestraux, n'en dénombra pas moins d'une soixantaine! Leur origine se perd dans la nuit des temps mais je ne résiste pas au plaisir de vous en livrer les noms tant ils fleurent bon le terroir voillecomtois.

A l'Est, aux environs de la route de Wassy, voici le Clos Carré, les Grandes Tailles, les Voués, le Pré Jean Bouvet, la Haie Pillard, les Bonnes Mouches (on y élevait sans doute des abeilles) et le Pré du Chêne. Au Sud, aux alentours de Laneuville, se trouvait l'Etang Tamé, les Prés de la Boulaye, le Champ Mayançon, la Tuilerie (qui a été détruite vers 1930), la Sence et vers la route de Montier-en-Der les Champs de la Grande Rue, la Noue Rougelain, le Pré Roi, la Pissotte, le Pommeray, enfin la Vachetée, une déformation de la Voie Achetée, ce chemin de terre acquis par la municipalité au début du siècle pour relier la Grande Rue et le

Milanais. Tournons-nous vers le Sud-Ouest pour arriver au Méligné, aux Côtes Laurent, aux Essartyes, à la Margouillate, au Pré de l'Ecrygne, à la Noue le Gras, aux champs de Marie Lauer et au Fourchon (un bois de sinistre réputation car là se dressaient nos "fourches candines" où l'on pendait haut et court les criminels !) Quant à l'Ouest, au bout de la rue de la Croix, on découvre une multitude de minuscules propriétés : le Petit Failly, la Chapette, les Fontenelles, les Ponts de la Brie, le Petit Chemin (appelé aussi la Haie des Malades), le Chapeau Rouge, la Noue Thiébaut (évoquant un terrain marécageux), le Pré du Cat, le Platet (le Plateau), les Trots et la Ruelle Galichon. Continuons notre tour d'horizon vers le Nord avec le Pré Marguerite, la Louvière, les hauteurs de Marnesse (où se trouvaient autrefois des moulins), les Pâtureaux et les Pièces Supplices (d'origine inconnue). Aux confins de Pont Varin existaient encore vers 1914 les mines de fer qui firent les beaux jours de la région, d'où la présence des Minières. Tout près de là, citons encore la Fontaine aux Bois, le Champ Jeannot, le Champ du Néflier, le Jardin Richard. Pour en terminer avec une énumération qui pourrait devenir pesante au lecteur, sachez qu'au Nord-Est par la rue de la Motte on accédait au Champ de la Cure, aux Hautes Sourières, à Gimagneux, au Côté Villot, au Tremblay, au Champ de la Forêt, au Goulot, à la Taille des Boulangers, au Grand Champ et enfin au Pré Commissaire.

Des appellations souvent gauches, forgées par des gens naïfs (La Pissotte, la Margouillate, la Chapette, le Goulot) qui voisinent avec des termes charmants que l'on ne s'attendrait pas du tout à trouver chez nos paysans (les Fontenelles, la Fontaine aux Bois, le Champ du Néflier, le Pré Roi, les

Pâtureaux, la Haie des Malades, les Bonnes Mouches). Ces lieux-dits ont survécu, eux, à toutes les invasions germaniques et anglo-saxonnes du Nord et de l'Est de notre pays. Certes les Jeanson et les Lallement ont essaimé dans tout le village (cf les patronymes et les sobriquets) mais dans le fond de la population autochtone, il existait sans doute aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles des Bouvet, Pillard, Rougelain, Laurent, Thiébaut, Lauer, Galichon, Villot ou des Gageot, du nom de ces familles du terroir qui ont disparu au cours des âges.

Depuis ma naissance, la campagne n'a pas beaucoup changé. Verdoyante au milieu de ce rameau de la forêt du Der, elle étale toujours ses prés où paissent les vaches à l'oeil morne, et ses champs de blé, d'orge et d'avoine que l'on a remplacés par du maïs et du tournesol (rentabilité oblige !) Sillonnant cette région argileuse, on s'attendrait à rencontrer un cours d'eau digne de ce nom, coulant entre deux vertes rives. Désolée de vous décevoir, il n'en est rien à Voillecomte ! De l'eau on en trouve partout : dans les puits, dans l'étang de la Boulaye, dans la mare au bout de la Grande Rue, dans des trous creusés par les cultivateurs pour abreuver le bétail, dans les chemins creux où vous la voyez sourdre le long d'une pente, et même dans des endroits indésirables, c'est-à-dire dans les habitations où elle suinte si on ne prend pas soin de drainer le sol ambiant. Mais de rivière, point du tout. Pardon, nous avons l'Héronne qui prend sa source à Laneuville. Elle porte un joli nom, que Jocelyne Lambert, notre aubergiste, a adopté pour son enseigne mais ce petit cours d'eau arrose seulement les confins de Voillecomte sur quelques kilomètres et nous quitte pour gagner le territoire de Montier-en-Der. De ce fait, elle n'est

guère plus l'Héronne que de nom à cause des hérons qui hantaient vraisemblablement autrefois les marécages dervois. Néanmoins, les villageois pour lesquels les précisions géographiques n'ont qu'une valeur relative, vous diront que l'Héronne possède deux bras, l'un qui passe près de la Mairie et l'autre à la Grande Rue, alors qu'il s'agit en réalité de deux ruisseaux rejoignant la rivière principale. Pour simplifier les choses, les gens appelaient sans façon tous les deux, le "fossè", (avec un accent grave par dessus le marché !) D'ailleurs en matière de vocabulaire on ne faisait pas dans le détail, on désignait encore sous le nom de "fossès" (avec l'accent, j'y tiens !) les caniveaux qui permettaient à l'eau de pluie de s'écouler le long des routes. Un pont de bois très rudimentaire enjambait les deux rives où circulaient les vélos et les brouettes qui rentraient à la maison. Pour permettre aux lourds chariots et aux machines agricoles de sortir de la ferme, on avait prévu cependant des buses en béton, mais les eaux de ruissellement descendaient comme elles pouvaient selon la pente. L'ensemble des eaux collectées aux environs de la place par une canalisation souterraine rejetait le tout au dit "fossè" regagnant enfin l'Héronne par ruisseau interposé.

Au passage j'ai fait allusion à l'existence de l'étang où les chasseurs traquent toujours canards et poules d'eau mais je reste intriguée par l'histoire de ces trous d'eau stagnante où nous jouions étant enfants. On les appelait des "fosses". (Décidément le lexique aquatique faisait cruellement défaut à nos concitoyens au siècle précédent !) Disséminées un peu partout non loin des habitations, elles se trouvaient en partie à sec pendant l'été et se remplissaient d'eau de pluie lorsque venait le printemps. Celle de mes parents mesurait quatre à cinq mètres de diamètre et faisait environ un mètre cinquan-

te à deux mètres de profondeur. Les grenouilles y coassaient et plongeaient prestement entre les lentilles d'eau. Il n'était jamais question d'y laver le linge, le bétail s'y abreuvait à l'occasion, on arrosait parfois quelque semis et ces trous, à ma connaissance, n'avaient pas d'autre utilisation. Ma grand'mère m'avait bien dit que "les vieux" y trempaient les bottes d'un certain fourrage mais je n'en ai jamais retenu le nom. A quoi pouvaient donc bien servir ces "fosses" qu'ils avaient creusées avec acharnement ?

J'en étais là lorsque certains camarades me parlèrent de chenevières. Tiens, me dis-je, on cultivait donc le chanvre à Voillecomte, autrefois ! Cela semblait plausible. Intriguée, je cherchai à en savoir davantage. Pour moi cette matière ressemblait à de l'étoupe, de la filasse, sans plus. C'est alors que Ginette Jeanson exhiba du grenier une magnifique "chemise de jour" (comme on disait à l'époque), brodée par sa mère mais taillée dans un tissu assez rêche. Comme je bavardais avec Jeannine Pernel-Berthelier, cette dernière extirpa un vieux drap tissé dans une toile plus rugueuse et que dans sa famille on appelait du *tala*. Seule la qualité du tissage changeait. Quant à Geneviève Pansé-Cartier, de quelques années plus âgée que nous, elle apporta de l'eau à notre moulin. «Je me souviens très bien de ces longues tiges sèches que les vieux décortiquaient à la veillée pour en faire une sorte de filasse.»

J'avais enfin trouvé l'un des maillons de la chaîne, ces mystérieuses bottes trempées dans l'eau de notre "fosse" et dont parlait ma grand'mère. Ne s'agissait-il pas d'une opération de *rouissage* du chanvre ? Et dans la foulée, comment ne pas évoquer le *teillage*, c'est-à-dire le traitement des fibres sèches qui devaient logiquement le suivre ? D'où l'origine

dudit "tala", que la langue parlée a plus ou moins déformé en *teilla* ou *tailla*. Une seule inconnue concernant l'activité de ce textile régional qui a disparu vers le début du siècle et qu'on ne s'attendrait guère à trouver en Haute-Marne : la filature et le tissage du chanvre ? A Voillecomte, aucun instrument qui puisse s'apparenter à un rouet !

Comment les femmes tissaient-elles les draps et les chemises qui composaient leur trousseau ? Une seule chose est sûre, ces gens de la campagne avaient la peau dure car nos épidermes de 1930 ne s'accommodaient déjà plus de ce genre de tissu pour leur lingerie. Quant aux "fosses" qui avaient intrigué mon enfance, elles furent progressivement comblées, ces trous devenus inutiles disparurent rapidement et les gens les classèrent au rang des oubliettes.

Les habitants

Les patronymes voillecomtois nous apportent une mine de renseignements sur les origines des gens du pays. Depuis quelques siècles, et le fait est encore sensible actuellement, on rencontre une foule de Jeanson et de Lallement. La source remonte, à n'en pas douter, aux incursions germaniques sur notre sol de l'Est. Un "Allemand" a dû faire souche dans le village et ses descendants sont devenus des Johannessohn ce qui signifie Outre-Rhin "fils de Jean". Les gosiers français, s'accommodant mal de cette racine Sohn, l'ont adoucie en une diphtongue "son" plus conforme à notre langue, d'où ce "Jean" + "son".

Jusqu'au XIX^{e} siècle, les gens ne sortaient guère de Voillecomte que pour visiter les communes environnantes. Aussi les jeunes n'avaient-ils d'autre ressource que de se marier entre eux, sans compter que les parents combinaient aussi l'alliance de leurs terres. D'où la prolifération des couples Jeanson-Jeanson, Lallement-Lallement avec leurs composés et la fréquence des mariages consanguins. Comme par-dessus le marché on avait l'habitude de donner au fils aîné le prénom du père, on comprendra aisément que les habitants aient eu besoin d'un autre moyen d'identification. Ils inventaient alors des sobriquets dont les sonorités n'étaient pas toujours des plus réussies, je vous l'accorderai très volontiers !

Si l'un d'entre eux prenait femme dans un autre village que Voillecomte, aussitôt c'est le nom de l'épouse qui était utilisé. Tant pis pour les prérogatives masculines, côté pratique oblige ! D'ailleurs la coutume s'installait à la génération suivante et on a connu des Jeanson appelés Patin, Husson, Darnel, Chaussin, venant probablement du nom de la mère ou de la grand'mère. En outre, nos aïeux avaient l'imagination fertile car nous nous souvenons d'un certain Jeanson dit *Armand de la Rose* (entendez : l'Armand, marié à la Rose, selon les habitudes paysannes d'ajouter les prénoms à l'article). Celui-là, en 1935 n'a jamais épousé de Rose mais il a hérité de quelque grand'mère ou arrière grand' mère dont le prénom s'est perpétué et se perd maintenant dans la nuit des temps. Un cas identique chez le *Grand Madeleine* auquel on aurait pu éviter ce surnom, étant donné qu'il se nommait en réalité Lambert. Ici on a combiné le prénom de l'épouse avec la particularité de la taille de l'homme et le tout s'est transmis au cours des générations. Si bien que

notre aubergiste Jocelyne Lambert n'a jamais su de quelle Madeleine elle est issue à l'origine.

Ces surnoms ne laissent pas de nous surprendre tant ils sont imprévisibles. Notre camarade Jean François Thiéblemont ne savait pas trop pourquoi sa mère née Jeanson avait toujours été baptisée par les anciens du nom de Denise Bellot. La solution nous est venue du cimetière qui mentionne dans le passé l'existence des époux *Labelle*. Il n'en a pas fallu davantage pour que le patronyme de Jeanson, trop ambigu, se soit effacé au profit d'un... Bellot, par trop féminin et donc plus conforme à l'appellation d'un chef de famille masculin.

Pour différencier les gens, on se servait couramment de leur métier. C'est ainsi que Madame Vaillant, que nous avons connue sous le nom de Juliette Tonnelier, avait sans doute compté parmi ses ancêtres des fabricants de tonneaux car il n'en existait plus en 1930. Toute une famille Lallement a été depuis longtemps surnommée Gendarme sans doute parce qu'un membre de la maréchaussée s'était distingué à Voillecomte dans ce corps d'armée. Je me souviens très vaguement d'un Jules Lallement nommé l'Epicier qui n'exerçait même plus cette profession vers 1926. On trouvait aussi des Jeanson, dits Tailleurs, attestant que cette profession n'avait pas encore disparu au siècle dernier. Les sobriquets ont la vie dure car Maurice Jeanson (de la Grande Cour) reçut un jour la visite d'un commerçant qui lui donnait en toute bonne foi du "Monsieur Tailleur" gros comme le bras. Maurice n'eut pas de peine à rectifier cette erreur car à notre époque les habitants connaissent avec certitude leur état-civil, ce qui n'était pas encore le cas pour les gens en 1860 ou 1870.

Témoin cette anecdote rapportée par Monsieur Lirot, instituteur vers 1900.

Un Voillecomtois se présente à la Caisse d'Epargne de Wassy avec son livret. Quelques minutes après, l'employé annonce le nom du titulaire : Jeanson Jean-François. L'intéressé analphabète ne bronche pas et prétend énergiquement s'appeler X, du sobriquet dont on l'avait toujours affublé à Voillecomte. Le représentant de l'administration ne s'étonna pas outre mesure car les gens ne savaient pas très bien écrire et certains signaient encore d'une croix. Les paysans utilisaient donc des noms d'emprunt et oubliaient même de dire aux enfants quel était leur nom réel. A la suite de cet incident, les villageois se concertèrent à propos de l'identité de leur concitoyen. Quelque temps après, notre homme revenant à Wassy, se présenta tout penaud pour dire au caissier : « Eh ben, Mossieur ! Jeanson Jean-François *ço min* ! » (c'est moi)

Avec les progrès de l'enseignement, cette mésaventure ne risquait plus d'arriver mais les paysans, surtout les plus âgés employaient encore ces noms qui se superposèrent de façon tenace. Ils rappelaient par exemple le physique d'un aïeul qui avait été ou petit, ou grand, ou gros, ou roux. Le père de Madame François, dont je n'ai jamais connu le patronyme (vraisemblablement un Jeanson !) est resté jusqu'à sa mort le *P'tiot Raymond* mais lui était vraiment de petite taille. Un certain Rousselot au poil roux se vit attribuer le surnom de *Rousqui*. Par contre, le père et le grand' père de Georges Jeanson qui n'ont jamais été corpulents furent cependant appelés l'un et l'autre *Gros Constant*. D'ailleurs, on ne faisait pas de sentiment car Léa Fromont

atteinte autrefois de la maladie bleue, fut baptisée *la Bleue* sans autre forme de procès.

On adorait les diminutifs, ce qui était plutôt sympathique. Une famille Jeanson tira son nom d'un aïeul appelé *Louiton*. Un Lallement prénommé Alcide est devenu *Ciron* et ses fils devinrent Henri et André *d'Alcide*, selon la forme consacrée. Des Fromont nous posent une énigme. Est-ce un grand-père qu'on a appelé péjorativement "Armonette", un diminutif d'Armand ou est-ce un surnom imposé par les femmes ? Nul ne peut le dire et la grand'mère Clémence "Armonette", que j'ai bien connue étant enfant, aura elle aussi, emporté le secret dans sa tombe.

Il a suffi de considérations d'ordre géographique pour que certains Jeanson se transforment en Gimagneux, du nom de cette contrée située tout en haut de l'église. Peut-être ces Jeanson-là ont-ils monopolisé autrefois une grande partie des terres de la Motte ? Quant aux événements de la guerre de 1870, ils laissèrent dans la mémoire de nos troupes des traces pour le meilleur et pour le pire.

Madame Denise Thiéblemont-Jeanson eut la chance de compter parmi ses aïeux un grand-père connu sous le nom du *Lancier* dont tout de monde parlait avec respect. Ces cavaliers de Napoléon III, les derniers du genre, armés d'une lance et coiffés d'une chapska, ont dû faire sensation dans l'esprit des gens. Hélas ce ne fut pas toujours le cas. Dans mon enfance, lorsqu'on rencontrait une bande d'individus dépenaillés, on disait encore d'un air railleur : « On aurait cru l'armée de Bourbaki ! » du nom de ce général français qui combattit vaillamment les Prussiens à Villesexel en 1871 mais qui fut contraint aussitôt de se replier à la frontière

suisse dans des conditions lamentables. Nos concitoyens ne gardèrent de ces combats et de leurs chefs qu'une impression assez pitoyable. Monsieur Léon François détestait ce patronyme de *Mouginot* dont les anciens de Voillecomte le gratifiaient communément. Sans en connaître vraiment l'origine, il craignit que le désastre de Sedan y fût pour quelque chose. Une semblable aventure arriva sans doute à l'ancêtre de Gustave Marizien qui voyait rouge quand on prononçait le sobriquet de *Bazaine* devant lui. Survivances d'un passé qui ne nous semblait pas, somme toute, si lointain !

On arrive maintenant à des suppositions. D'où Louise Rousselot (du Gratteret) tirait-elle ce nom de *Terminus* ou celui de son mari ? Nul ne le sait ! Et *Couvot* avait-il l'air un peut casanier, puisque ce mot en patois désignait une chaufferette ? Vous souvenez-vous de *Motus,* que l'on appelait "Môtus" avec l'accent voillecomtois ? Celui-là ne devait pas être très bavard ! On a connu *Têtot*, un ancêtre des Maulandre, qui devait être particulièrement entêté ! Et puis le "Rat", ce célibataire un peu pingre ! On se perd en conjectures sur l'origine de *Chicoffin*, vraisemblablement un surnom fabriqué de toutes pièces par quelque lourdaud qui prétendit faire de l'esprit à propos du patronyme de l'un de ses concitoyens. On n'en attendait pas moins de l'imagination des paysans voillecomtois de l'époque, ainsi qu'en témoigne le sobriquet de "tocard" qu'il forgèrent eux-mêmes par dérision.

Balourds, ils l'étaient sans doute mais dans leur sottise ils avaient au moins l'intelligence de s'en rendre compte et, qui plus est, d'en tirer une source d'humour, ce qui n'est pas si bête que cela !

Je pensais avoir fait le tour des moyens d'expression dont se servent nos gens lorsque Madame Comellini, l'épicière de Voillecomte installée depuis une quarantaine d'années au pays, me rappela l'existence d'un certain "mân", une exclamation qui lui semblait un peu intempestive et abusive. Une manie voillecomtoise, qui déborde même le canton (et peut-être encore tout le Vallage !). Il faut y voir tout simplement une forme raccourcie de "Mon Dieu !". N'était-il pas d'usage autrefois de prendre Dieu à témoin dans toutes les circonstances de la vie ? Les gens ont dû prononcer "mon Dieu", avec l'accentuation traînante qu'on leur connaît et comme cette interjection, de l'ordre du cri, leur semblait encore trop longue, on en est passé à ce "mân". Une semi-voyelle pas très élégante, on en conviendra, mais allez donc chercher du raffinement dans les expressions populaires, surtout lorsqu'elle conviennent parfaitement à la situation. Chez nous on dit "mân" à tout bout de champ.

Tous ces petits mots qui traduisent des sentiment excessifs, n'ont aucun sens et expriment un peu tout ce que l'on veut. On dit "Ah !" ou "Oh !" pour crier son étonnement et sa stupéfaction. Pour celui qui a un peu de vocabulaire, cela signifie : ahurissant, déconcertant, effarant, renversant, surprenant. A Voillecomte le quidam dit : *mân !* Si la surprise est plutôt agréable et suscite une pointe de curiosité, si c'est drôle, bizarre, étrange, extraordinaire, incroyable, « Mân ! » s'esclaffe-t-on. La convoitise, le respect, l'admiration, tout vous est permis à condition d'y mettre le ton.

Lorsqu'au contraire l'exaspération est à son comble le "mân" descend un ton au-dessous pour se transformer en un "môn" réprobateur. La sonorité claire du "mân" se mue alors en un "môn" sourd et allongé qui sied mieux à un jugement

de critique, de reproche, de censure et même pour en arriver au blâme et à la condamnation sans réplique. Si on veut affiner encore les états d'âme, on distinguera la compassion ou la commisération qui se situent entre le "mân" et le "môn" de la pitié.

Je m'arrêterai là dans l'énumération de ces sentiments qui nous animent tous. Libre à celui qui s'amusera à broder sur cette interjection typiquement haut-marnaise et déclamera une tirade digne de celle des Nez de Cyrano de Bergerac beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. Les paris restent ouverts !

La rue

Plongée dans mes souvenirs, je revoyais les rues du village, hélas, pas aussi bien entretenues qu'aujourd'hui. Les voies principales recevaient un revêtement de bitume mais "l'agent voyer" chargé à Wassy de l'entretien des routes n'entreprenait guère que la réfection des trous très importants. La commune entretenait les chemins secondaires empierrés et carrossables mais les chariots traçaient là des ornières plus ou moins profondes, si bien que par temps de pluie on pataugeait dans les flaques d'eau et par temps sec les autos vous enveloppaient d'un nuage de poussière. Les bas-côtés ne prenaient pas, comme maintenant, l'allure de jolies pelouses dues à la tondeuse de riverains attentifs. Ils étaient alors le siège d'herbes folles fauchées à la main par le cantonnier municipal et ce lieu, nommé "pâquis"

«Dis-donc, Julien ! Tu es payé pour lancer des bobards comme celui-là ?» Le pauvre homme qui n'avait rien d'un hurluberlu insista : «Gaston, je t'assure. Je les ai vus, de mes yeux vus !» Mais mon père ne voulait rien entendre. L'autre hocha la tête et passa son chemin pour rejoindre sa famille.

Quelques minutes après, nous vîmes venir, l'oeil hagard, trois pauvres Sénégalais, que leur bataillon avait dû "oublier" eux aussi. Depuis plusieurs jours, ils traînaient dans les bois, en quête de provisions dont les habitants voulaient bien leur faire cadeau. Une misère ! Cependant, la plupart des cultivateurs de Voillecomte attelaient leur chevaux, tirant des charrettes bondées de tout un bric-à-brac plus ou moins hétéroclite. Où allaient-ils ? Ils avaient dû tous se concerter car le nom de la destination se répandait comme une traînée de poudre : Rosières ! Pourquoi Rosières ? On ne l'a jamais su ! Il est vrai que ce petit village de deux cents habitants était situé au sud. Une halte de quelque vingt kilomètres avec nos "voitures" à chevaux, restait tout-à-fait raisonnable et en outre nous connaissions plusieurs personnes de la localité.

Dans l'après-midi du 14, tels les moutons de Panurge, nous partîmes donc, nous aussi, pour Rosières ! Toute une procession de charrettes, de vélos, de voitures d'enfants traversait la Neuville-à-Rémy lorsque nous aperçûmes sur la droite, des avions qui nous mitraillaient en rase-mottes. Nous n'eûmes que le temps de nous précipiter dans le fossé en baissant la tête. Des appareils italiens (paraît-il ?) prenaient les réfugiés en chasse partout où il s'en trouvait. Fort heureusement, nul d'entre nous ne fut touché. Le moment de frayeur passé, la plupart des gens continuèrent la route qu'ils

s'étaient tracée. Néanmoins dans notre petit groupe il y eut quelques hésitations. Mon père se demanda si nous ne ferions pas mieux de rentrer à la maison. La majorité des participants partageant cet avis, nous revînmes sur nos pas, un peu échaudés par cette expérience d'évacuation ratée.

Je crois qu'au fond nous n'étions pas tellement convaincus qu'un départ pour des horizons incertains, serait la bonne solution. Mourir là ou ailleurs, il valait encore mieux mourir chez nous ! Nous avions allumé des bougies pour nous mettre au lit, lorsque Mary Girard, qui faisait partie du voyage, manifesta quelque remords. Il entraîna mon père et tous deux rendirent visite à Madame Verdenne. Cette dernière brûlait d'impatience car son mari devait nous rejoindre en voiture... vers je ne sais quel autre problématique destin. Restés perplexes, ces messieurs se laissèrent subitement convaincre et réveillèrent tout le monde en criant : «Allez, on embarque ! » Cela devenait une nouvelle expédition pour le Grand Sud !

Vers 11 h du soir, ma mère se mit à ronchonner contre les hommes qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Je passai dans l'obscurité la première robe qui me tombait sous la main et regroupai quelques affaires que j'entassai sur le porte-bagages de ma bicyclette. Mon père me recommanda : «Lucette, toi qui n'es pas trop chargée, tu prendras mon bidon de soldat et tu le rempliras de vin afin que les hommes se désaltèrent en route.» C'était assez inattendu. Mon pauvre père, il éprouvait le besoin de renouer avec les vieilles habitudes de la guerre de 14. On ne pouvait pas le lui reprocher ! J'accédai à son désir et je pris en bandoulière cet objet un peu anachronique. Mais comme le bouchon ne servait pas souvent, il se mit à fuir et je sentis le liquide

qui me coulait peu à peu sur les mollets. Pour compléter le tableau, imaginez que j'avais enfilé une affreuse robe noire. Par bonheur, je fus la seule à m'en apercevoir car personne ne songea à faire quelque remarque désagréable sur ma tenue. Evidemment la question d'élégance n'était guère à l'ordre du jour !

Sur le coup de minuit le 15 juin, toute la troupe s'ébranla. Ceux qui ont connu cette époque, se souviennent peut-être que cela s'est passé par une nuit de pleine lune. Le ciel était clair et on se serait cru en plein jour. Trois chevaux de trait ouvraient la marche et nous étions là, quatre dames poussant nos bicyclettes. L'atmosphère était étouffante. Chacune de nous avançait, plongée dans ses pensées. La traversée du bois de Laneuville à Sommevoire donnait aux arbres des allures inquiétantes. Pour ma part — je ne sais trop pourquoi — je me remémorais un passage de Vigny : la Mort du Loup ! Henriette Caïn, la plus craintive d'entre nous, scrutait la forêt où elle prétendit remarquer quelques ombres suspectes. «On dirait qu'il y a des hommes là-bas. Tu n'as pas peur ?» me demanda-t-elle. Je n'eus pas le temps de répondre que ma mère rétorquait : «Allons Henriette ! L'heure n'est pas aux histoires de loup-garou !» Nous suivions donc les charrettes qui transportaient le reste de notre butin. Le dénommé Mary conduisait le premier cheval. Il avait hissé sa femme sur un monceau de paquets, car Aline, percluse de rhumatismes, n'aurait pas résisté à l'épreuve d'une longue randonnée à pied. Lucienne Lallement, dont le mari Pierre mobilisé, se battait quelque part en France, guidait un second cheval. Elle avait installé sur une autre charrette, sa mère Berthe et Marie Stoffel, juchées toutes deux sur quelque vieille malle.

Enfin venait mon père. On lui avait confié une tâche harassante, celle de freiner les ardeurs d'une jument particulièrement nerveuse. Placée à l'avant, celle-ci faisait mener aux bêtes un train d'enfer et si on la laissait à l'arrière, elle s'ingéniait à vouloir dépasser les autres à tout prix.Après un moment, mon père fit arrêter l'attelage sur le bas-côté ; il n'en pouvait plus de maintenir par la bride cette pouliche indomptable. Les hommes allumèrent une cigarette et on me fit passer le fameux bidon qui devait apaiser la soif de la petite troupe.

Depuis quelque temps déjà, nous avions perçu dans la région de Doulevant un bruit incessant de moteurs qui ne laissait pas de nous inquiéter. «Je vous l'avais bien dit, ajouta mon père d'un air entendu. Ce sont les Français qui reculent !» Il en avait vu d'autres, le soldat de 14, dans la Marne, dans l'Aisne et à Verdun. On opérait de façon tactique, pour mieux attaquer après. Rien d'étonnant ! Cela semblait logique.

Lors de la traversée de Sommevoire un autre spectacle nous attendait : celui des avions qui bombardaient Montier-en-Der. Un feu d'artifice qui éclaira le mur de la maison de retraite où nous nous étions garés précipitamment. Les ruines de la vieille église abbatiale continuaient de brûler. Nous marchions tels des automates. Fort heureusement à deux kilomètres, se profilait le clocher de Rosières qui nous apparut un peu comme la Terre Promise. La plupart des gens, des "émigrés" de Voillecomte, avaient été réveillés par le bombardement. On s'interpellait, on se congratulait entre gens de connaissance. La maman d'Henriette Jeanson Gérard se précipita vers nous : elle était restée tranquillement chez elle ! Pas du tout étonnée de tomber sur des

"tocards" elle nous accueillit sans façon : «La famille d'Henriette vous a précédés d'une journée. Ils comptent faire une halte vers Bar-sur-Aube. Installez-vous donc chez moi !» Ce n'était pas de refus car cette journée prolongée nous avait épuisés.

Le 15 juin dans la matinée, alors que nous errions à travers le village, vinrent à notre rencontre Cécile Jeanson Mahout et son père. Ils commençaient à trouver que ces déplacements vers le Sud ne rimaient plus à rien. Enfourchant sa bicyclette, Cécile décida : «Moi je vais faire boire mes veaux à Voillecomte ! A quoi ressemblent toutes ces simagrées ?» Quelques hommes tout comme elle, n'étaient plus très sûrs de leur affaire et avaient laissé les chevaux dans une écurie, en attendant les événements. Ceux-ci ne tardèrent pas ! Après le déjeuner, le maire voillecomtois de l'époque se hasarda d'aller avec quelques autres de nos concitoyens à la rencontre de ces véhicules qui roulaient à toute allure sur la grand-route de Doulevant, ceux-là mêmes qui nous avaient inquiétés lors de notre équipée nocturne. Le contact avec les inconnus intervint donc à quelques kilomètres de là. Albert Jeanson remarqua que ces camions gris-vert n'appartenaient pas à l'armée française dont nous connaissions bien la couleur kaki. Médusé, notre édile municipal n'en croyait pas ses yeux. «Mais... mais, ço des Allemands ! J'ai vu une croix gammée sur les camions !» souffla-t-il à ceux qui l'avaient accompagné. Dépêchés en hâte, nos gens apportèrent l'incroyable révélation : les Allemands étaient là !

C'est ce que nous confirma d'ailleurs Monsieur Château le secrétaire de mairie de Voillecomte qui n'avait pas quitté son domicile et savait qu'il nous trouverait presque tous à

Rosières. «Eh ! Oui, depuis ce matin ces messieurs sont aussi chez nous mais les convois se contentent de passer et ne manifestent aucune hostilité à notre égard. En revanche, si vous voulez retrouver vos maisons intactes, rentrez sans tarder, car des bandes d'émigrés pillards risquent de vous rendre des visites inopportunes.» Sans demander notre reste, nous reprîmes le chemin du retour, un peu plus vite que nous n'étions venus. La tête basse, nous ressassions la nouvelle ! Les Allemands ! Les Allemands chez nous, en Haute-Marne ! On nous aurait annoncé que nous allions être dominés par les Zoulous ou par les Papous que cela n'eût pas été plus surprenant !

Les Allemands à Voillecomte : la honte.

Samedi 15 juin 1940 dans l'après midi... Revenus de cette peu glorieuse aventure, nous n'avions toujours pas vu un Allemand car, vers le soir, la marée déferlante avait cessé. Les hommes s'occupèrent des chevaux, ma mère et moi prîmes des nouvelles de quelques voisins voillecomtois qui, eux, n'avaient pas quitté leur domicile.

Nous rencontrâmes Marcel Collot, le maréchal ferrant, qui s'apprêtait, comme tout le monde, à partir pour des cieux plus cléments et il nous raconta ce qui s'était passé la veille.«J'mettais mes sou'iers, et v'là qu' les cordons ont cassé. Ça c'est un signe ! J'ai dit à la femme, restons-là !» Ils passèrent donc une nuit paisible à Voillecomte mais voilà que le lendemain matin, ils virent avec stupeur une colonne de camions et d'auto-mitrailleuses inconnus dévaler la pente de la rue de la Croix. Il leur fallut un moment avant de

comprendre que... l'armée française avait tourné casaque. Difficile à admettre, avouons-le ! Epoustouflés ils regardèrent ces soldats à la tenue vert-de-gris installés sur leurs voitures et qui leur adressaient un sourire amusé. Après un mouvement de recul — bien compréhensible — ils observèrent ces hommes qui n'avaient pas l'air trop féroces, contrairement à ce qu'on aurait pu craindre.

A la recherche de quelques autres témoins oculaires, nous rendîmes visite à Madame Sudre, la veuve du forgeron, avec laquelle nous avons déjà fait connaissance dans ce récit. Pour cette vieille dame presque impotente, il était hors de question de quitter sa maison. Que risquait-elle ? Elle retardait quelque peu dans le temps et revivait encore la guerre de 1870 de son enfance. Parlant de nos voisins germains, elle ne les avait jamais appelés autrement que les "Prussiens", mais sans aucune nuance péjorative. Ce jour-là, impassible et blasée, elle contempla les nouveaux arrivants qui se souciaient bien peu de cette femme assise près de sa fenêtre. Et puis voilà qu'un officier à la belle prestance touchait du doigt son képi vert et s'adressait à elle dans un français impeccable. «Madame, puis-je vous emprunter une chaise pour surveiller mes soldats pendant quelque temps ?» Toujours imperturbable, Madame Sudre s'inclina avec respect devant ces gens qui avaient "l'air si bien comm'i'faut". Je me souviens subitement que la vieille institutrice pourtant si pointilleuse, prononçait ces "gensses-là". C'était une sorte de coquetterie à elle, ou encore la volonté de singer les paysans de Voillecomte, bref une habitude qui était devenue pour elle une manie.

Au milieu de ce remue-ménage de la matinée, nous tombâmes sur Léontine Caillet. Elle non plus, vu son âge,

n'avait pas jugé utile de quitter le village. A moitié sourde mais un peu plus alerte qu'Aline Sudre, elle s'était rendue chez sa voisine pour recueillir des informations. Toute menue dans des cotillons qui descendaient jusqu'à terre, elle s'était faufilée à travers la colonne des militaires et ne savait plus à quel saint se vouer. «I' disint qu' c'éto des Anglais ! Et pi qu' c'éto des Polonais !» avait annoncé la petite vieille incrédule. Sa voisine Sudre avait ajouté sans se départir de son calme olympien : «Que veux-tu Léontine ! Ce sont des "gensses" d'une autre nationalité qui arrivent ! Voilà tout !» Pour elle, ayant rencontré quelques individus bien élevés, cela lui suffisait. Entre nous soit dit, vous constaterez combien nos concitoyens étaient alors peu informés de la situation internationale. On avait entendu dire qu'en 1938 les Français et les Anglais s'étaient alliés pour défendre la Pologne et on en était resté là ! Pauvres Polonais, si vous aviez su que quelques voillecomtois attendaient encore de vous en 1940, le salut de leur propre patrie !! Vous n'en auriez pas cru vos yeux et vos oreilles !

Mais Léontine, elle, voulut savoir. Descendant du perron, elle se dirigea vers cet officier si avenant et lui adressa alors son plus joli sourire. D'un air interrogateur, elle s'enquit : «Mossieur, vous... Anglais ? Vous... Polonais ?» Pour mieux entendre, elle avait placé sa main en cornet acoustique. L'homme rectifia avec une supériorité bienveillante : «Oh ! Non, Madame ! Nous... Allemands !!» La réponse tomba comme un couperet. Quelle consternation ! La paysanne avait soudain levé les mains, comme pour se protéger le visage sous l'effet d'un soufflet. Elle courait en remontant les marches, la pauvre Léontine. Regardant sa voisine Sudre d'un air hagard, elle s'affala sur une chaise

et, joignant le geste à la parole, elle ne put qu'articuler «Ah ! Ma belle !! Les bras m'en ont cheu !» Pauvre femme, pour elle, comme pour nous tous, c'était l'abomination de la désolation !

Le soir de ces vingt-quatre heures si fertiles en événements, nous prîmes place autour de la table familiale, bien aises de nous retrouver enfin chez nous, sains et saufs. Mais un silence accablant régnait dans la pièce. Ma mère distribuait le reste des victuailles que nous avions rapportées de Rosières. Pour moi, sans mot dire, je serrais les poings tandis que me revenaient aux oreilles les slogans mensongers dont Daladier et Reynaud nous avaient abreuvés quelques mois auparavant :

"La route du fer est coupée !

"Nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts !"

"Avec votre vieille ferraille, nous forgerons l'acier victorieux !"

Où se trouvaient-ils donc à cette heure, ces beaux messieurs ? Plongée dans mes pensées, je n'avais pas remarqué que la nuit était tombée et que ma mère avait tiré les volets. Malgré le clair-obscur de cette belle nuit de la mi-juin, nous sentions qu'il nous fallait nous préserver de cet univers hostile de la rue. D'ailleurs, en matière d'éclairage, nous n'avions pas le choix. Tout comme la veille, la centrale de Meuse et Marne à St Dizier nous avait coupé le courant. La lampe à pétrole, que nous avions dû tirer d'un placard, dessinait certes un rond de lumière accueillant mais le coeur n'y était pas. Mon père avait un air sombre. Le nez dans son assiette, il ne songeait guère à nous faire la lecture du Petit Haut-Marnais qui, bien entendu… ne paraissait plus.

Justement, voilà que dévalait de la rue de la Croix un puissant camion où l'on distinguait dans la pénombre des casques qui ne nous étaient pas familiers. Le vieux soldat de la guerre de 14 n'y tint plus. Il explosa. Se levant d'un bond, il avait pris sa tête dans les mains et faisait les cents pas. Ses yeux clairs, d'ordinaire pleins de mansuétude lançaient des éclairs. Il proféra un juron et vociféra : «Bon Dieu ! Dire qu'on s'est fait casser la gueule pendant quatre ans pour en arriver là !» Nous ne pouvions hélas ! qu'acquiescer. Nous pensions surtout à l'arrivée de nos nouveaux maîtres et ma mère murmura doucement : «Que veux-tu, Gaston, nous n'y pouvons rien !» Mais lui avait envisagé la situation sous un autre angle. «Oh ! je ne parle pas d'eux, dit-il en évoquant les quelques soldats qui passaient encore à cette heure tardive, ils ont fait leur travail ! J'en veux à ceux qui nous ont mis dans le pétrin où nous nous retrouvons aujourd'hui !» Il ne désignait personne, mon pauvre père. Hélas, quelques ombres surgirent sans doute de sa mémoire et j'eus l'impression que Clemenceau et les petits gars des taxis de la Marne se retournaient dans leur tombe.

Accablé, il refusa le reste de son repas et gagna son lit. Le lendemain, il reprit ses occupations mais il me sembla que les poils de sa barbe étaient devenus subitement plus blancs que d'habitude et qu'en une seule nuit il avait vieilli de dix ans. Ainsi que mon père, les combattants de la Grande Guerre ressentirent cette défaite sans précédent comme un coup de poignard qui leur entrait dans le coeur. Daladier et Reynaud purent se targuer d'avoir réussi une performance à nulle autre pareille : avoir vu les armées ennemies envahir notre pays en quelques jours presque sans coup férir, alors que des milliers de malheureux se jetaient sur les routes de

France sans savoir où ils allaient atterrir. Ainsi que mon père, ils considéraient la débâcle comme la preuve d'une faiblesse coupable dont les responsables politiques portaient la honte, une honte qui les atteignit dans le tréfonds de leur être.

Fin de la IIIe République (1938-1940)
Dates et faits

Rôle des hommes politiques et des chefs militaires de 1938 au 15 juin 1940. *Sources : Larousse 1965 (3 vol.) - 1988 (5 vol.)*

Blum Léon (1872 - 1950)

- 13 mars - 8 avril 1938 : Président du Conseil

Daladier Edouard (1884 - 1970)

- chargé du nouveau cabinet Blum (avril 1938)
- signe les accords de Munich (29-30 septembre 1938)
- déclare la guerre à l'Allemagne (3 septembre 1939)
- renversé en mars 1940 au profit de Paul Reynaud, il conserve le Ministère de la Défense Nationale et de la Guerre puis passe aux Affaires Etrangères (mai - juin 1940)

Chamberlain Arthur Neville (1869 - 1940)

- Premier Ministre anglais (1937 -1940)
- accords de Munich (1938)
- déclare la guerre à l'Allemagne (1939)

Gamelin Maurice (1872 -1958)

- Chef d'état-major de la Défense Nationale (1938), commande les forces franco-britanniques
- remplacé par Weygand (19 mai 1940)

De Gaulle Charles (1890 -1970)

- s'illustre dans la bataille de France à Montcornet (mai 1940)
- nommé Général de brigade à titre temporaire puis sous-secrétaire d'Etat à la Défense dans le gouvernement Reynaud
- refuse l'armistice
- part pour Londres

Pétain Philippe (1856 - 1951)
- ambassadeur de France à Madrid (1939)
- Vice-président du Conseil nommé par Reynaud (18 mai 1940)
- Président du Conseil (16 juin 1940)
- armistice avec l'Allemagne et l'Italie (22 juin 1940)

Reynaud Paul (1878 - 1966)
- Ministre des Finances du gouvernement Daladier (1938 - 1940)
- lui succède comme Président du Conseil (mars 1940)
- prend aussi les Affaires Etrangères puis la Défense Nationale

Weygand Maxime (1867 - 1965)
- rappelé à la retraite en 1939
- reçoit en pleine bataille le commandement suprême en France (mai 1940)

Note de l'auteur

Mon récit s'arrête au 15 juin 1940. Je me borne à énumérer les faits bruts. La fébrilité avec laquelle les hommes ont agi, comme s'ils se trouvaient subitement surpris par des événements qu'ils ne pouvaient maîtriser alors que Hitler depuis longtemps se préparait à la guerre, tout cela se passe de commentaires.

Inutile de rappeler le sort des deux plus célèbres acteurs de cette tragi-comédie : De Gaulle et Pétain.

La Cour suprême de justice de Riom (février-avril 1942) jugea Blum, Daladier, Gamelin et Reynaud responsables de la défaite, mais l'affaire tourna court et les accusés furent livrés aux autorités allemandes.

Peut-être auriez-vous aimé savoir :

- que Léon Blum dirigea notre gouvernement du 16 décembre 1946 au 16 janvier 1947,

- qu'Edouard Daladier redevint député du Vaucluse (de 1946 à 1958).

- quant à Paul Reynaud, après la Libération, il devint membre de l'Assemblée constituante en 1946, puis député du Nord de 1946 en 1962, et il présida la Commission des Finances de l'Assemblée Nationale de 1951 à 1962.

Oui, Français, comme vous avez la mémoire courte !

ÉPILOGUE

Le secret de mon père

A l'issue de cette mémorable soirée, j'aurais dû me douter que la débâcle de juin 1940 avait ravivé des souvenirs douloureux dans la mémoire de mon père, cet être simple et bon. Il avait eu la chance de traverser la tourmente de 1914-18 presque sans une égratignure mais je pressentis qu'il en avait gardé une profonde déchirure dont je ne pouvais pas mesurer l'ampleur. Longtemps après, au hasard de la découverte de vieux papiers, j'ai été amenée à me pencher sur le cheminement de la pensée de cet homme dont je n'hésite pas à dire, avec le recul du temps, qu'il était un sage.

La guerre de 14, qu'est-ce que j'en savais ? A vrai dire, peu de chose. En 1930, elle était pourtant encore toute fraîche dans l'esprit des gens. Ce que j'en avais appris, c'était surtout à travers les chansons pleines de nostalgie que mes parents se remémoraient le soir à la veillée. Celui qui aurait pu s'étendre longuement sur le sujet, c'était mon père. J'écoutais avec avidité ce qu'il en disait. Craonne, Thionville, le Mort Homme, Verdun, Douaumont, Fleury, la Tranchée des Baïonnettes, le Chemin des Dames, Vauquois, la Gruerie, la Cote 304, le Bois des Caures... tous ces noms de localités ou de batailles qu'il évoquait, je les citerais encore sans me tromper. Mais, dans les détails concrets, je crois qu'il n'aimait pas en parler en présence de

ceux qui n'avaient pas vécu cela. Si ! J'ai su seulement qu'à Verdun, lors d'un engagement acharné où les obus pleuvaient et labouraient la terre sans discontinuer, il s'était retrouvé enterré vivant, ce qui n'était pas rare étant donné la violence des combats. Il avait vu sa dernière heure arriver. Par bonheur, son capitaine qui avait assisté à la scène, s'était précipité pour lui porter secours. Dans l'affaire, il avait retenu la solidarité qui unissait des hommes que rien pourtant ne destinait à vivre ensemble. Chose curieuse, il disait que cette camaraderie s'étendait en quelque sorte à tous les combattants, peu importe l'uniforme qu'ils portaient.

Je le croirais volontiers. Témoin cette anecdote qui courait sur le front que ce soit à Douaumont ou ailleurs. Lors de cette interminable guerre de tranchées où Allemands et Français se terraient en attendant l'heure de la bataille, il y avait nécessairement des moments de répit. Les hommes chargés de l'intendance devaient se repérer pour retrouver la source prévue par les autorités et rapporter dans les "bouteillons" l'eau potable qui alimentait le groupe. Or, dans le dédale de ces "boyaux" boueux, il arrivait qu'on se fourvoyât un peu. Mon père racontait qu'on entendait parfois à quelques mètres de là des voix gutturales qui "hachaient la paille" — il employait cette expression imagée pour caractériser le rythme des sonorités saccadées allemandes — on rebroussait chemin car on avait dû, par mégarde, passer la ligne de feu. Il s'était trouvé lui aussi dans cette situation cocasse mais lorsqu'il parlait des "Boches" au lieu de prononcer ce terme, qui restait alors plus ou moins injurieux pour la plupart des gens, on décelait chez lui une certaine tendresse pour ces pauvres bougres condamnés à la même galère que lui. Il souriait même alors de façon com-

plice. A son contact, j'ai toujours considéré nos voisins d'Outre-Rhin comme les autres et je les ai toujours appelés naturellement des Allemands, sans aucune connotation péjorative. Il avait sans nul doute souffert plus moralement que physiquement car lorsqu'il parlait de la Guerre avec un grand G, son front s'assombrissait et on sentait chez lui une émotion contenue. Lorsque je suis née, il apprit avec un certain soulagement que j'étais une fille. «Voyez-vous, confia-t-il à ses proches, je suis heureux de savoir qu'elle n'aura pas à porter les armes !» Mon père était un sage, lui aussi croyait encore à la "der des der".

Comme on s'y attendait, il n'était pas tendre avec les généraux de 14-18 qu'il appelait les "traîneurs de sabre" avec un brin de mépris dans le son de sa voix. Qu'il fût anti-militariste, je ne dirais pas cela non plus. Ayant toujours fait fi des honneurs, quels qu'ils fussent, il n'exhibait aucune décoration et trouvait que rien ne pouvait compenser les souffrances endurées par des milliers d'hommes durant cette guerre. En outre, vis-à-vis de ceux qui tombèrent, victimes du carnage, il avait comme un peu honte de se voir sorti indemne de cette aventure. Il conservait seulement, enfouis dans le fond d'un tiroir, son livret militaire, la fourragère et la médaille des Anciens Combattants. A propos de l'inauguration du Monument aux Morts de la première guerre mondiale, j'ai évoqué une photo datant de 1920 où figuraient la plupart des villageois de Voillecomte. Si je n'y ai pas distingué mon père, c'est qu'il avait dû s'arranger pour ne pas être remarqué par l'objectif. Vraisemblablement il avait suivi le cortège mais vous ne l'auriez jamais trouvé comme porte-drapeau. Il en respectait l'emblème mais sans ostentation. Il respectait l'uniforme, les gens de cette époque

savaient ce que c'était que servir, fût-ce pour une cause à laquelle ils n'adhéraient que partiellement ! Sensibilité et modestie ! Vous voyez bien que mon père était un sage !

Il n'était pas non plus un fervent de la religion. Comme la plupart des hommes de la localité, je l'ai déjà dit, il n'allait jamais à la messe. Cela, c'était bon pour les femmes et les enfants. Un mystère que personne ne se serait permis d'élucider ! Un jour cependant, mon père prononça le nom de "calotins". Je sentis, comme pour les "traîneurs de sabre", qu'il y avait quelque chose de péjoratif là-dedans, mais cela ne dépassait pas le stade de la légère raillerie. Comme représentant du clergé, je ne connaissais pratiquement que le curé Lemoine, ce qui ne m'incitait guère à l'indulgence, mais je constatais que tous les deux avaient l'air de bien s'entendre : ils se racontaient des histoires de vieux soldats, se communiquaient des recettes de jardinage sans avoir besoin d'entrer dans des considérations d'ordre religieux. Mon père, qui avait horreur de passer un costume des dimanches, ne consentait à paraître à l'église que pour accompagner un défunt ; lorsqu'il devint sonneur et fossoyeur attitré, il en profita pour faire savoir qu'il ne pouvait plus participer à toutes les cérémonies religieuses. L'honneur était sauf ! Je ne sais pas du tout ce qu'il pensait du prêtre mais dans la conversation il lui parlait toujours avec courtoisie. Dans ma prime jeunesse, j'eus la chance de rencontrer des modèles de tolérance : mon père et mon maître Monsieur Delagoutte. Lui aussi était un sage.

Oui, j'ai eu cette chance mais je ne le savais pas ; je ne découvris la personnalité de Gaston Thiéblemont que de longues années après. Oh ! il ne faisait pas de bruit, à la manière de ces violettes dont on ne soupçonne pas le parfum

si on ne les a pas cherchées sous les feuilles. Par malheur pour moi, ma mère ne possédait pas son ouverture d'esprit. Dans un premier temps tout semblait se présenter sous les meilleurs auspices. Je sus lire très rapidement et dès l'âge de sept ans, j'écoutais avec beaucoup d'intérêt mon père et les hommes du village commenter les événements de l'actualité. On était alors en 1934. Sans en connaître, bien sûr, les tenants et les aboutissants, je parlais de l'affaire Stavisky. J'ai même le souvenir d'avoir prononcé le nom d'une certaine Madame Hanot dont personne n'a jamais eu connaissance depuis. (Larousse nous apprend que Maurice Hanot fonda les Croix de Feu en 1924). En effet, cette dernière organisation défraya la chronique le 6 février 1934 et jeta sans doute des "flammes redoutables" dans mon imagination enfantine. J'étais très bavarde. Le soir, je parlais d'un air entendu de toutes ces choses que j'avais plus ou moins saisies dans la journée. Mes parents s'en amusaient, très fiers qu'ils étaient d'avoir une fillette si éveillée pour son âge.

Cette unanimité dans l'appréciation que mes parents avaient de ma perspicacité, ne dépassa pas le stade de la petite enfance car je m'aperçus vite que ces derniers s'opposaient radicalement du point de vue politique. Comme les femmes de 1930, ma mère jugeait que c'était avant tout une affaire d'hommes. Elle n'affichait aucune conviction et se prévalait de n'en avoir aucune. C'était sa tolérance à elle. A Voillecomte la plupart des gens s'en tenaient à la lecture des journaux locaux (*Le Petit Haut-Marnais - le Petit Champenois*) qui développaient sans soute des tendances très modérées, voire quelque peu réactionnaires. Quant à mon père, s'il avait le malheur d'émettre des idées un peu révolutionnaires pour son époque, ma mère

soupirait : «Oh ! toi, avec ta bougre de politique !» de cet air réprobateur qui n'admettait aucune réplique. Dans ces conditions, lorsque j'eus une dizaine d'années, je pris le parti de ne pas m'aventurer sur ce terrain idéologique si glissant.

Si bien que dans la famille, on ne parlait jamais de "politique". Aux repas, mon père participait certes à la conversation mais, entre chaque plat, il se plongeait dans la lecture du journal. J'ai un souvenir très précis de l'attitude de cet homme qui... se cachait littéralement derrière sa gazette. Il va sans dire que ma mère s'insurgeait devant ce comportement quelque peu malséant et lui en faisait la remontrance. Lui, ne répondait rien. Que vouliez-vous qu'il fît ? Renonçant à engager une polémique où il n'aurait pas eu le dessus, il se contentait de nous lire les nouvelles anodines dont les villageois sont si friands : vols, accidents, rubrique de chiens écrasés, nécrologie etc. A la maison, il n'était donc pas très bavard, en revanche, lorsqu'il entamait avec des amis ou des clients, des discussions longues et vives, il en oubliait parfois l'heure de rentrer à la maison ; je crois cependant qu'il exposait son point de vue sans aucune animosité. Quand je fus en âge de comprendre, il aurait pu me faire part de ses tendances politiques et les justifier. Il ne l'a jamais fait. Au nom de cette sagesse qu'il avait, lui, et qui manquait à ma mère, je le regrette un peu.

Parmi nos amis et connaissances, je dois réserver une place importante à un personnage très attachant que nous avons connus sous le prénom de Bébel et qui demeura lié à notre famille pendant quatre génération. Abel Courtilly était un proche voisin de mon grand-père Armand Thiéblemont et il "monta" dans la capitale vers les années 1920. Malgré

l'éloignement — pensez que de Voillecomte jusqu'à la région parisienne on ne se déplaçait pas si facilement ! — il gardait une nostalgie de ses racines et ne manquait pas de nous envoyer des photos de ses enfants au Nouvel An. De sa dure profession de raboteur de parquets, ce petit homme avait conservé un dos rond, des jambes quelque peu arquées et une activité débordante. Je fis moi-même sa connaissance en 1950 lorsque je décidai de m'installer à Paris où il me trouva rapidement un gîte, malgré la pénurie de logements qui régnait alors. Mais revenons-en, si vous le voulez bien, à 1936-37. Les liens se resserrèrent davantage lorsque le vieil homme découvrit que mon père, depuis la guerre de 1914, avait conservé des sympathies de gauche. J'appris que Bébel à Paris, militait activement au Parti Communiste et que, dans les années 1930-35, il avait eu souvent à ce titre, des démêlés avec la police de l'époque. A l'avènement du Front Populaire, les choses se libéralisèrent. L'Ours de Moscou cessa progressivement d'apparaître comme un homme avec le couteau entre les dents. En dévoué militant qu'il était depuis 1936, notre ami expédiait presque chaque jour à mon père, par poste, un exemplaire de l'Humanité dès qu'il l'avait lu. Touchée par la simplicité généreuse de cet homme qui nous envoyait en outre quelques menus objets en bois qu'il fabriquait lui-même, ma mère en oublia son ressentiment contre le journal qui nous parvenait quasi quotidiennement. Elle se contentait de hausser les épaules et moi, pour ne pas être en reste, je souriais avec indulgence à ce que j'appelais le dada de mon père. Malgré ses sympathies pour le brave Bébel, Gaston Thiéblemont ne se fit néanmoins jamais inscrire au Parti. Il ne participait pas non plus à aucune manifestation ouvrière aux usines de

Brousseval ou du Petit Champ. Il avait ses opinions mais il gardait son indépendance. Je vous le disais : mon père était un sage.

Remontant dans le temps, je m'aperçus que ses opinions "rouges" très marquées ne s'étaient pas formées uniquement au contact de son ami Bébel. Alors que je furetais, il y a quelques décennies, dans une caisse poussiéreuse — que de trésors ne découvre-t-on pas dans un grenier ? — je tombai sur des journaux de 1923-24 qui avaient dû échapper par hasard à la vigilance de ma mère. Je constatai qu'il lisait déjà des publications parisiennes telles que *l'Humanité*, *Le Merle Blanc* (dans le style de l'actuel Canard Enchaîné), *La Vague des Rouges* et encore d'autres feuilles communistes et syndicalistes locales comme *L'Etincelle* et *L'Egalité* provenant de la Haute-Marne ou de la région Est. Vraisemblablement il se procura, à l'insu de ma mère, ces documents qui paraissaient alors sous le manteau et ne traînaient guère dans les chaumières voillecomtoises de 1920.

Dans le même grenier, je retrouvai quelque temps après, parmi des feuillets jaunis, un recueil de chansons écrit au crayon par mon père et qu'il avait daté de Mai 1917 au Chemin des Dames. Pourquoi avait-il éprouvé le besoin d'ajouter : Thiéblemont Gaston, martyr du 79e d'infanterie 1914-1918 ? La violence du terme aurait pu m'inciter à en savoir plus mais l'auteur n'était plus là pour me le dire. Autrefois, il nous avait bien parlé de ce lieu où se déroulèrent dans l'Aisne, des batailles sanglantes à tel point que les soldats refusèrent de monter au front et que certains furent fusillés par la suite. Ma mère n'y avait pas pris garde et, même, comme elle connaissait les opinions de son mari, elle

avait lancé négligemment en guise de panégyrique : «Oui, je me doutais bien que tu avais toujours été un peu anarchiste !» Une fois de plus, mon père n'avait rien dit. On était en 1938 et moi je n'ai pas poussé la curiosité plus loin. Comment aurions-nous pu savoir, comment aurions-nous pu croire l'incroyable . Comment aurait-il pu, lui, exprimer ce secret, son inexprimable secret : le calvaire du Chemin des Dames et l'effroyable répression dont il avait dû être témoin ?

Vous, Messieurs de la Télévision Française, vous auriez pu évoquer, peu ou prou, ce passage de notre histoire nationale récente ! Vous avez bien déterré l'affaire Dreyfus ! En ce qui me concerne, c'est par le plus grand des hasards que j'assistai, vers 1960, à la projection d'un film donné par un auteur américain : *Les Sentiers de la Gloire* dont personne d'ailleurs, n'a jamais parlé depuis. J'en sortis bouleversée. Mon père avait donc dit vrai ? On y voyait des officiers membres du Conseil de Guerre juger le cas de ces malheureux qui, épuisés par des attaques répétées, avaient décidé de se rendre ou… du moins de ne plus rien faire pour sauver leur peau. Certains plaidaient leur cause de façon maladroite et touchante. N'oublions pas que la France combattante de 1917 se composait d'une majorité de gens de la terre. D'autres portaient encore la trace d'affreuses blessures. L'un d'eux avait même été amené sur une civière. Grâce à un raccourci cinématographique, on les retrouvait peu après devant le poteau d'exécution. Quant à celui qui ne tenait pas sur ses jambes, on l'avait ligoté pour le remettre debout, de façon… décente. Bref, un tableau insoutenable ! Le metteur en scène avait peut-être décrit une situation exceptionnelle, exagérée, mais on n'était pas loin du compte.

J'appris par la suite que les mutineries de 1917 revêtirent une réelle ampleur ; le paroxysme de la crise se situa le 16 avril au Chemin des Dames qui se solda par un cuisant échec, un massacre sans précédent, où le gouvernement fut amené à remplacer Nivelle par Pétain. Je sus que ce Nivelle s'était distingué par des initiatives inconsidérées et meurtrières qui contribuèrent à saper le moral des troupes. Si bien que l'opinion publique le fit passer pour un véritable "boucher". Mon père ne parla jamais du personnage ; il dut le classer parmi ces gens que l'on exècre à un point tel que l'on ne peut même pas prononcer leur nom, en considérant cela comme une véritable malédiction. Je me demande si certains patronymes ne seraient pas en quelque sorte prédestinés car, dans un autre contexte, en 1422 un dénommé Jean de Nivelle resta célèbre dans les annales pour sa lâcheté face à l'ennemi.

Je ne saurai jamais si mon père côtoya personnellement quelques victimes de la révolte de 1917, mais entre les hommes il en fut sans doute beaucoup parlé. Il évoquait souvent les noms du "Chemin des Dames", de "la Côte 304" et encore du "Mort Homme" dont mon imagination de petite fille se nourrissait, sans très bien savoir ce dont il s'agissait. Compulsant quelques documents sérieux sur le sujet, en particulier une bibliographie de Guy Pedrocini : *les Mutineries de 1917* (PUF 1967) j'ai constaté que le 79e Régiment d'Infanterie auquel il appartenait ne s'était fait remarquer par aucune marque d'indiscipline notoire. Quoi qu'il en soit, je me rendis compte que l'enfer des tranchées, l'explosion permanente des shrapnelles qui vous sifflaient aux oreilles, les obus qui menaçaient à tout instant de vous ensevelir dans des trous sans fonds, la gelée ou au contraire la boue gluan-

te dans laquelle il fallait marcher, marcher encore pour gagner quelques mètres de terrain, les capotes bleu-horizon souillées et trempées de pluie qui vous collaient à la peau et dans lesquelles on s'affalait, exténué, dans une casemate ou un abri précaire pour y trouver un semblant de repos, sans parler des rats qui s'en donnaient à coeur joie pour vous grignoter quelque quignon de pain dans les poches... tout cela n'était rien, en comparaison de la mort ignominieuse de ces pauvres diables tombés sous des balles... françaises ! Pour l'exemple, comme ils disaient !! Nul doute que mon père garda de cette période de notre histoire un sentiment d'injustice et d'amertume profondes qui se traduisirent par les tendances révolutionnaires que vous savez.

De proche en proche, et seulement au terme de ma vie, je compris comment Gaston Thiéblemont en était arrivé là, ce soir du 15 juin 1940 où il avait entendu les troupes motorisées de Hitler fouler le sol de notre petit village. S'il était sorti de ses gonds, c'est que trop de choses lui étaient remontées à la gorge. Il se sentait une nouvelle fois floué. Floué par ces généraux de 1917, qui avaient osé taxer d'"infâme" l'attitude des malheureux pioupiou du "Chemin des Dames". Floué par les politiques de 1938 et 1940, les Daladier et les Reynaud, qui n'avaient pas osé dire *NON* au Führer lorsqu'il en était encore temps. Certes le sacrifice des "martyrs" tombés sur la Somme, dans l'Aisne, la Marne ou à Douaumont, les erreurs criminelles de Nivelle, tout cela s'était plus ou moins estompé dans les années 1930 pour laisser place à l'espoir en un monde fraternel, celui de Bébel et celui de ses amis de *L'Humanité*... mais voilà que vingt ans après, en 1940, tout s'effondrait, s'effilochait en un triste sauf-qui-peut, celui des Tringlots "oubliant" leurs

camarades abandonnés au barrage de la Brie ! Etait-il possible que le monde eût pu changer de la sorte ?

Des aspirations très contradictoires, me direz-vous, chez un individu qui avait souffert moralement et physiquement pour une cause qui n'était pas exactement la sienne. Certes, mon père éprouvait une sympathie pour celui qu'on appelait "le Petit Père des Peuples" mais, au diable l'idéalisme ! Comme en 1870, comme en 1914 et maintenant — comme on le pensait ! — en 1940, il y avait urgence. Une urgence, une nécessité que comprenaient les Anciens Combattants de l'époque, quelle que fût leur opinion politique. Pour la majorité de ces terriens, c'est l'intégralité du sol où l'on est né, qui se trouvait en jeu ! Lorsque le pays était attaqué, tous répondaient présents, non pas pour les beaux yeux d'un Clémenceau ou d'un Joffre mais pour leur patrie, un terme qui s'est trouvé bien galvaudé depuis ! Ces paysans de 1914-18 ont marché jusqu'à l'épuisement dans les tranchées dans la boue, le froid, les poux et les rats ; ils ont lutté pied à pied pour défendre leur terre. Une chose que peuvent difficilement comprendre les jeunes d'aujourd'hui. Appelez cela comme vous voudrez, mais les hommes d'autrefois, comme mon père, y restaient indéfectiblement attachés et d'un acharnement quasi charnel !

In Memoriam !

POST-SCRIPTUM

Histoire d'outre-tombe

On se demandera sans doute pourquoi je reviens ici sur une description de cette exécrable cérémonie que les soldats de la Grande Guerre appelaient le "falot" et qui m'avait été révélée par le film des Chemins de la Gloire. J'avais mis un point final au récit de mon enfance et voilà que le "secret de mon père" s'imposait une nouvelle fois à mon esprit de façon insistante. L'affaire est récente, elle se situe en juin 1997 et je n'ai pas hésité à la qualifier d'histoire "d'outre-tombe". Jugez plutôt !

Il y a sept ans de cela, nous avions abattu une cloison où mon père avait coutume de coller dans son atelier des publicités de 1920 et des coupures de journaux. Les bandes de papier tombaient en lambeaux, à demi effacées par la poussière et le noir de fumée. Je décidai d'en regrouper les fragments et les oubliai dans une armoire. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je retrouvai ces jours-ci une enveloppe contenant les feuillets dont j'eus bien du mal à en reconstituer une partie. Selon toute vraisemblance, ils furent découpés vers 1923-24 dans les quotidiens dont j'ai déjà parlé. Pièce à conviction — s'il en était besoin — qui confirmait les faits rapportés par mon père lors de cette année maudite de 1917 et relatait des événements que chaque ancien combattant avait encore tout frais dans la mémoire en 1920.

Voilà comment finissaient les pauvres bougres victimes de ces tribunaux d'exception. Tout y était : le poteau, le bandeau, les poings liés, l'aumônier, le pieu, les huit hommes blêmes, l'arme au pied, le régiment, la musique (sans doute la Marseillaise !) Poignant souvenir, cri lancinant de ce malheureux qui n'a rien compris à cette sinistre comédie, qui supplie, incapable de savoir ce qui lui arrive, de quel crime on l'accuse, de quelle opprobre on l'accable ! En lisant des lignes venues d'un autre âge, je croyais y voir une sorte de message destiné à tous ces martyrs tristement oubliés. Le destin a parfois de ces rappels ! Pour moi, un leitmotiv me poursuivait au travers des décennies, mon père me racontait le Chemin des Dames.

Ainsi soit-il !

Mourir pour la patrie

Non, c'est affreux, la musique ne devrait pas jouer ça... L'homme s'est effondré en tas, retenu au poteau par ses poings liés. Le mouchoir en bandeau, lui fait comme une couronne. Livide, l'aumônier dit une prière, les yeux fermés, pour ne plus voir.

Jamais, même aux pires heures on n'a senti la mort présente comme aujourd'hui. On la devine. On... comme un chien qui va hurler un...ce tas bleu ?...

...On est obligé de voir ça et garder pour toujours dans sa mémoire, son cri de bête : ce cri atroce où l'on sentait la peur, l'horreur, la prière, tout ce que peut hurler un homme qui brusquement voit la mort là, devant lui. La Mort, un petit pieu de bois et huit hommes blêmes, l'arme au pied.

Le long cri s'est enfoncé dans notre coeur à tous comme un clou. Et soudain dans ce râle affreux qu'écoutait tout un régiment horrifié, on a compris des mots, une supplication… (le reste du texte est illisible)

… Un petit caporal l'a défendu… cette scène… il a ri…

— Tu le connaissais…

— Oui, c'était… il avait deux gosses… les bras inertes… sanglots déchirait… que ça finisse… qu'on ne l'entende plus… le craquement… l'autre coup… le coup de grâce… la musique… Mourir pour la patrie…

SOMMAIRE

PRÉFACE 7
AVANT-PROPOS 11

Mes parents 15

LE VILLAGE

Le village et ses environs 23
Les habitants 30
La rue 37

L'HABITAT

Pièces et mobilier 43
Le chauffage 47
L'éclairage 54
L'eau 55
Les vêtements 60
Le linge 63
La lessive 65
La nourriture 71
La santé 73
Les communications 79

LES METIERS

Les cultivateurs 83
Les artisans 84
Les commerçants 87
Les employés communaux 91
Les fonctionnaires 94
Les salariés 97
Les petits métiers de proximité 98
Les marchands ambulants 101
Les riches 104

SAISON D'ETE

Labours et semailles 117
Le foin 119
La moisson 124
La récolte des fruits et légumes 127
Les conserves 135
La batteuse 141

SAISON d'HIVER

Le bétail 145
La veillée 148
Léa 151
Les farces 152
Le cochon 155
La goutte 160
Les couvertures 164

LES FETES POPULAIRES

Carnaval 167
Le 1er Mai 169
Le 14 Juillet 170
La fête patronale 174

LES OFFICES

Les cloches 185
Nos sonneries 187
Le curé Lemoine 193
Mademoiselle Louise 196
La messe du dimanche 200
Les vêpres 206
Nos prières 209

LES FETES RELIGIEUSES

Noël 215
Pâques 223
Les fêtes de printemps 225
La première Communion 228
Les fêtes de Novembre 234
Le baptême 238
Le mariage 239
L'enterrement 244

LA VIE SCOLAIRE

Mademoiselle Douhaire 249
Monsieur et Madame Delagoutte 254
Une classe-promenade 256
Les leçons de grammaire et de calcul 258
Le travail manuel 261
Le concours des bourses 264
Le certificat d'Etudes 266

LES SPECTACLES

Le cirque 271
Le théâtre de Mlle Louise 271
Une troupe professionnelle 274
Le groupe communal de Mr Gauthier 276
Le groupe de l'école laïque 277

LES CHANSONS

Réminiscences de guerre 283
Les chansons de 1929-35 285
Le mélodrame 287
Les chansons de 1936-40 291

NOS JEUX 293

LES VACANCES 1936-1938 309
Les vacances 312
Un si bel été

LA GUERRE 1939-40 317
La "drôle" de guerre 324
Premières inquiétudes 328
L'évacuation : Rosières 335
Les Allemands à Voillecomte : la honte 341
Fin de la IIIe République (1938-40)

EPILOGUE 345
Le secret de mon père

POST-SCRIPTUM 357
Histoire d'outre-tombe 358
Mourir pour la patrie